



HAL
open science

**Avant-propos : L'archéologie de l'hellénisme dans les îles
et sur les côtes de la méditerranée orientale au Ier
millénaire av. J.-C. Bilans récents et perspectives à la
mémoire de Marie-Christine Hellmann**

Anca Dan, Jean-Yves Carrez-Maratray

► **To cite this version:**

Anca Dan, Jean-Yves Carrez-Maratray. Avant-propos : L'archéologie de l'hellénisme dans les îles et sur les côtes de la méditerranée orientale au Ier millénaire av. J.-C. Bilans récents et perspectives à la mémoire de Marie-Christine Hellmann. *Revue archéologique*, 2019, 2019 (2), pp.301-319. hal-02483845

HAL Id: hal-02483845

<https://hal.science/hal-02483845>

Submitted on 5 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVANT-PROPOS

Jean-Yves Carrez-Maratray et Anca Dan

Presses Universitaires de France | « [Revue archéologique](#) »

2019/2 n° 68 | pages 301 à 319

ISSN 0035-0737

ISBN 9782130821649

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-archeologique-2019-2-page-301.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*L'ARCHÉOLOGIE DE L'HELLÉNISME DANS LES ÎLES
ET SUR LES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE
ORIENTALE AU I^{er} MILLÉNAIRE AV. J.-C.
BILANS RÉCENTS ET PERSPECTIVES
À LA MÉMOIRE DE MARIE-CHRISTINE HELLMANN*

AVANT-PROPOS

par Jean-Yves Carrez-Maratray et Anca Dan

La Société française d'Archéologie classique organise tous les deux ans une journée d'études au cours de laquelle certains des meilleurs chercheurs et archéologues français et internationaux communiquent et échangent entre eux sur un sujet commun. Le samedi 17 mars 2018, c'était « l'archéologie de l'hellénisme dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée orientale au I^{er} millénaire av. J.-C. Bilans récents et perspectives » qui les réunissait à l'Institut national d'histoire de l'art, rue Vivienne, à Paris. Le thème de cette journée avait été décidé et élaboré l'année précédente, en 2017, au sein du comité de notre société. Marie-Christine Hellmann était encore parmi nous. Elle s'était investie dans ce projet, en avait orienté les choix et souhaité la réussite d'une journée qui devait la mener, elle aussi, une fois encore, sur ses chers rivages égéens et chypriotes. Par un effet encore plus grand de sa générosité, elle promit que les actes en paraîtraient dans la *Revue archéologique* dont elle était directrice. Son successeur, le Professeur François Baratte, à qui nous signifions ici toute notre gratitude, a tenu la promesse de Marie-Christine et c'est ainsi que la *Revue archéologique* accueille, pour sa deuxième livraison de 2019, les communications prononcées alors, un privilège auquel nous sommes sensibles et qui justifie nos plus sincères remerciements.

Hélas Marie-Christine Hellmann nous quitta à la fin de l'année 2017 et, si la réussite du colloque fut effectivement au rendez-vous, elle ne put y prendre sa part. En ajoutant au programme le sous-titre : « À la mémoire de Marie-Christine Hellmann », nous ne souhaitons pas seulement rendre un hommage à une grande archéologue. Nous voulions que son souvenir fût à jamais attaché à ce qui fut l'un de ses derniers projets, autant scientifique qu'éditorial, dans l'esprit des liens qui unissent la Société française d'Archéologie classique à la *Revue archéologique*, des liens auxquels Marie-Christine fut toujours d'une absolue fidélité.

Faute de pouvoir accueillir, le temps d'une seule « journée d'études », tous les collègues qui œuvrent aujourd'hui au service de l'archéologie de l'hellénisme sur les côtes de Méditerranée orientale, nous avons choisi de consacrer quatre « sessions » à notre sujet, avec à chaque fois deux communications.

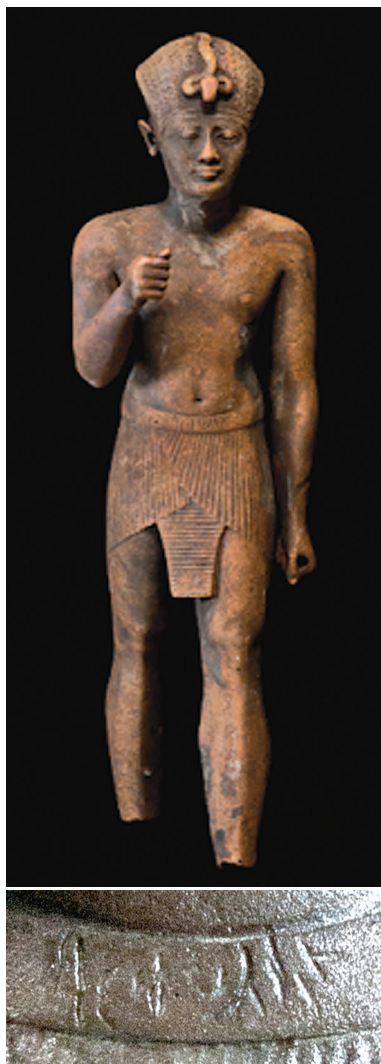
Le thème des circulations a ouvert le colloque. Stéphane Verger et Rossella Pace nous ont d'abord informés des plus récentes avancées réalisées dans l'identification des artéfacts passés, à

l'époque orientalisante, de la côte micrasiatique jusqu'en Occident, puis Dominique Barcat nous a présenté certains des plus remarquables objets dits « égyptisants », qui témoignent de la circulation, cette fois dans le sens sud-nord, de motifs iconographiques singuliers mais aussi d'idées communes durant cette même époque dite orientalisante.

Le deuxième thème a été consacré à quelques arcanes de l'architecture et de l'urbanisme « grecs » en zone centrale de la Méditerranée orientale. L'étude renouvelée du célèbre « pseudo » temple A de Prinias, en Crète, par Jérémy Lamaze, a été suivie de la présentation, par Martin Seyer, de tout ce que ses fouilles actuelles à Limyra permettent de faire entrevoir du substrat hellénistique, jusqu'alors insoupçonné, de cette passionnante escale lycienne.

La troisième session a été entièrement consacrée à l'île de Chypre, avec les deux communications de Sabine Fourrier et de Claire Balandier (en collaboration avec Eustathios Raptou). Ces deux contributions se complètent parfaitement, chacune des intervenantes ayant pris soin de traiter de sujets connexes mais différents, tant du point de vue topographique (Kition et Amathonte *vs.* *Nea-Paphos*) que documentaire, plutôt iconographie d'un côté, plutôt architecture de l'autre. Tout cela pour aboutir à une même et passionnante leçon, celle qui nous demande de regarder le fait chypriote avec un regard soucieux de ne pas l'enfermer dans le carcan d'un « hellénisme » trop prépondérant.

Enfin, la quatrième et dernière session nous a fait plonger au fond des eaux de la côte égyptienne, du port d'Alexandrie à la baie d'Aboukir. On sait combien, depuis bientôt trente ans, les explorations sous-marines menées par le Centre d'études alexandrines, sous la direction de Jean-Yves Empereur puis de Marie-Dominique Nenna, dans le port d'Alexandrie, et par l'Institut Européen d'Archéologie Sous-Marine, associé à la fondation Hilti et à l'université d'Oxford, dirigé par Franck Goddio et Damian Robinson, ont révolutionné notre connaissance du littoral alexandrin. Il était fâcheux que la *Revue archéologique* n'ait pas pu, jusqu'à ce jour, consacrer plusieurs de ses pages à ces grandes découvertes, et c'est désormais chose faite, grâce à la belle contribution, textuelle et iconographique, de Damian Robinson et de Franck Goddio¹. Nous profiterons aussi de cette occasion pour remercier chaleureusement ce dernier qui nous a autorisé à nous associer à Jocelyne Berlandini pour présenter en exclusivité, en ouverture du colloque, notre lecture d'un graffite grec singulier, porté sur la ceinture d'un « pharaon au *kheprsh* » en bronze, repêché par ses équipes en baie d'Aboukir (fig. 1).



1. Thônis-Hérakleion, le « pharaon au *kheprsh* » avec graffite Ἰφίκλος (aimable autorisation de Fr. Goddio et J. Berlandini).

1. Pour des raisons de santé, Isabelle Hairy n'a pas pu donner la version écrite de sa communication. Nous espérons qu'elle pourra faire connaître ailleurs les belles découvertes qu'elle nous avait exposées. Un cruel deuil familial a contraint S. Verger à renoncer provisoirement à la publication du texte qu'il avait préparé et présenté avec R. Pace. Cette communication sera proposée ultérieurement pour un prochain fascicule de la *Revue archéologique*.

On y lit, incisé en alphabet archaïque d'Égine par-dessus un cartouche très effacé qui pourrait être celui d'un roi saïte, le nom d'un certain Ἰφίκλες. On ne pouvait trouver meilleure invitation à explorer le monde des coureurs des mers que ce nom grec apposé sur une statuette pharaonique, elle-même découverte à l'« interface » par excellence de leurs deux univers, la côte de ce que les géographes grecs antiques avaient baptisé « la mer d'Égypte », et les Égyptiens « la mer des Grecs ». Nous nous permettons donc de reprendre ici les quelques réflexions que cette expression nous avait suggérées, à Anca Dan et à nous même.

QU'ENTEND-ON PAR « MER D'ÉGYPTE » (1) ?
 QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE SENS DES CIRCULATIONS GRECQUES ARCHAÏQUES
 EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE

par Jean-Yves Carrez-Maratray

C'est le même coin de la mer Méditerranée que les Grecs appelaient « la mer d'Égypte » et les Égyptiens « la mer des Grecs ». Bien avant que notre époque ne se passionne pour l'interculturalité, pour les « réseaux » (*networks*), ou même pour le concept même de « Méditerranée », le ministre et écrivain Taha Hussein, l'un des plus grands intellectuels égyptiens du siècle dernier, fondateur, entre autres, de l'université d'Alexandrie, l'avait bien compris, lui qui écrivait, en 1938, dans *L'avenir de la culture en Égypte* :

« N'est-il pas paradoxal d'apparenter l'Égyptien à l'Asie, alors que la genèse de toute une civilisation méditerranéenne, celle des ancêtres de l'Europe moderne, Athènes et Rome, remonte précisément au berceau égyptien ? L'histoire de l'art, les idées, l'économie politique, la situation géographique, tout rappelle à l'Égypte sa vocation méditerranéenne. »²

Assurément, depuis le temps de Taha Hussein, tout n'a pas été rose en Méditerranée orientale, et aujourd'hui encore le drame hante souvent ses rivages. La guerre civile en Libye, entre Cyrénaïque et Tripolitaine, la partition de Chypre, la tuerie de Bir el-Abd au Sinaï, tout à côté d'un site archéologique qui nous est cher, celui de l'antique Péluse, et, naturellement, le calvaire de la Syrie en témoignent suffisamment. De manière moins tragique mais tout aussi réelle, cette insécurité et la baisse des budgets de fouilles affectent nos travaux. Enfin, et pour couronner ce triste tableau, nous avons eu à déplorer la disparition, avec Marie-Christine Hellmann, de l'une des meilleures connaisseuses de l'archéologie de la Méditerranée orientale, et en particulier de celle de sa Chypre bien-aimée. Même disparue elle reste présente au milieu de nous, tant par le souvenir que nous avons d'elle que par les leçons qu'elle a laissées dans son œuvre de chercheuse.

2. Taha HUSSEIN, *L'avenir de la culture en Égypte*, 1938 (cité par Robert SOLÉ, *Ils ont fait l'Égypte moderne*, Paris, Perrin, 2017, p. 201).

C'est donc dans l'esprit des passeurs, des insulaires et des migrants que nous nous sommes proposé un « tour en Méditerranée orientale ». Mais dans quel sens tourner ? L'ordre que nous avons choisi : « Ionie / Crète / Lycie / Chypre / Égypte » répond aux canons les plus stricts de l'hellénisme puisque, jugeons-en, il remonte à la plus sacrée des références grecques, celle d'Homère lui-même ! Écoutons en effet Ménélas dans l'*Odyssee* :

« Il fallut mainte souffrance et mainte errance
pendant sept ans pour ramener cela sur mes navires,
croiser à Chypre, en Phénicie et en Égypte,
toucher les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes
et la Libye enfin, où les agneaux naissent cornus ! »³

Pourtant Ménélas n'a plus toute sa tête, car son tour, c'est bien en sens inverse qu'il l'a fait. Il faut d'ailleurs qu'Hélène, de reine devenue infirmière et garde-malade, lui fasse avaler une bonne dose de *népenthès* pour que l'ancien combattant arrive, après une bonne nuit de sommeil, à répondre ainsi à Télémaque venu lui demander où et quand son père Ulysse et lui se sont vus pour la dernière fois. Cette drogue ramenée d'Égypte, Hélène la tenait de « Polydamna l'Égyptienne, la femme de Thon », ce mari égyptien que le poète a baptisé du nom du site submergé de Thônis, celui dont Franck Goddio et Damian Robinson explorent les profondeurs et d'où provient le « pharaon au *khepresh* ».

En réalité Ménélas a voyagé, non pas dans le sens qu'il dit (il le fait poétiquement en « flash-back » ou en *hysteron-proteron*), mais « dans le sens inverse des aiguilles d'une montre » puisque Nestor avait déjà dit à Télémaque que c'est après avoir doublé le cap Malée que Ménélas fut emporté vers la Crète et, de là, vers l'Égypte (*Odyssee*, III, 286-304). C'est d'ailleurs le même périple qu'Ulysse, de retour à Ithaque et déguisé en mendiant « pseudo-crétois », prétend avoir fait. De Crète, dit-il, il est allé en Égypte et, de là, en compagnie d'un collègue phénicien, jusqu'en Phénicie puis à Chypre chez le roi Dmétéor fils d'Iasos (selon la version qu'il donne à Pénélope) pour finir (selon la version qu'il livre à Eumée) « au-dessus de la Crète » avant qu'un heureux naufrage empêche son partenaire phénicien, « expert en tromperies », d'aller le vendre « en Libye », c'est-à-dire probablement à Carthage chez ses compatriotes. En cela, le « pseudo-Crétois » suivait les traces d'Ounamon l'Égyptien qui, parti de Tanis vers 1085 av. J.-C., accosta à Dor chez les Tjekker, et fut poursuivi jusqu'à Chypre par les pirates qu'il avait lui-même détroussés⁴. Ounamon s'était laissé porter par le courant sud-nord du Levant qui mène des côtes du Delta oriental jusqu'à Byblos.

C'est ce que soulignait, dans l'un de ses derniers textes confiés au Centre d'études alexandrines et intitulé « Byblos and the Nile Delta : findings and myths », la grande pionnière de l'archéologie sous-marine que fut Honor Frost. Elle y rappelait que c'est bien dans le sens *inverse* des aiguilles d'une montre que l'on pouvait le plus aisément faire le tour des côtes de la Méditerranée orientale : Grèce, Crète, Libye, Égypte, Phénicie, Chypre, et retour en Grèce. Commentant, à partir

3. *Odyssee*, IV, p. 81-85.

4. Parmi les traductions françaises du conte, on conseillera celle de P. GRANDET, *Contes de l'Égypte ancienne*, Paris, éditions Khéops, 2005.

de ses fouilles récentes, le célèbre épisode du mythe isiaque raconté par Plutarque et qui narre la navigation du sarcophage d'Osiris de Tanis jusqu'à Byblos, elle écrivait :

« De tous les mythes reproduisant un phénomène naturel, aucun n'est plus exact en matière nautique que celui du courant qui longe le Levant vers le nord. Trouvant son origine dans le froid Atlantique, il entre en Méditerranée par le détroit de Gibraltar, touche la pointe ouest de la Sicile avec ses eaux glacées et refroidit le vent côtier qui longe le Maghreb. À Alexandrie son flot est détourné vers le nord, le long de la côte du Levant. »⁵

C'est ce tour de la Méditerranée que nous ferons, mais en sens inverse, à la manière poétique d'Homère. Ne disposant que d'une journée pour le réaliser, bien moins que les sept années de Ménélas, nous le ferons de manière plus flâneuse, avec quelques escales seulement à Rhodes (D. Barcat), en Crète (J. Lamaze), en Lycie (M. Seyer), à Chypre (S. Fourrier, C. Balandier et E. Raptou) et, pour finir, dans le Delta du Nil (F. Goddio et D. Robinson). Mais, contrairement à Ménélas, nous n'avons pas besoin de *népenthès* pour noyer nos chagrins. La recherche continue et nous gardons confiance en l'avenir. De manière moins dramatique, suivons donc plutôt Anacréon, le poète des plaisirs, quand il évoquait ses

« amours Syriennes,
celles de Canope,
et celles de l'île qui a tout,
La Crète, où par ses villes,
Érôs mène les rituels orgiastiques. »⁶

QU'ENTEND-ON PAR « MER D'ÉGYPTE » (2) ? BRÈVE ARCHÉOLOGIE DES DÉFINITIONS ANTIQUES⁷

par Anca Dan

Littéralement, la « mer d'Égypte », partie fluctuante de notre Méditerranée orientale, n'est pas la mer des Égyptiens, grands absents des thalassocraties antiques avant l'époque lagide. Contrairement à ce qu'on a pu croire, la raison n'est pas que les Égyptiens auraient refusé d'imposer leur domination sur les mers, à la différence des Phéniciens. Mais nous sommes les héritiers de la manière gréco-romaine de percevoir et de représenter les espaces. Malgré notre connaissance

5. H. FROST, « Byblos and the Nile Delta : findings and myths », G. SOUKIASSIAN (éd.), *Alexandria under the Mediterranean. Archaeological studies in memory of Honor Frost (Études alexandrines, 36)*, Alexandrie, 2015, p. 13-25 (citation p. 16). Contre ce courant nord, ajoute-t-elle, « d'un point de vue nautique (voir par exemple de vieux livres de pilote comme le *Lauries's Mediterranean Sea* de 1868 et le *Mediterranean Pilot* de 1937) les difficultés auxquelles devait faire face un vaisseau naviguant plein-sud étaient significatives ».

6. Anacréon de Téos, cité par A. BERNAND, *Le Delta égyptien d'après les textes grecs. 1. Les confins libyques, I-III (MIFAO, 91)*, Le Caire, 1970, p. 168.

7. J'exprime ici mon immense gratitude envers Jean-Yves Carrez-Maratray, l'éminent spécialiste de la géographie hellénique de l'Égypte, qui avec sa générosité bien connue m'a fait l'honneur de m'associer à l'organisation de cette journée SFAC et à sa publication.

de plus en plus approfondie de la navigation maritime pharaonique, les désignations égyptiennes des espaces méditerranéens restent pour nous problématiques⁸.

Si l'on parlait avec les Égyptiens, leur mer serait ce mystérieux « Grand Vert », qui semble pouvoir désigner, selon le contexte, le Nil, son Delta, les mers (Méditerranée et Rouge) sur lesquels les bateaux égyptiens ou proche-orientaux naviguaient pour relier les rivages du Nil aux contrées voisines – l'Asie et la Libye des Grecs⁹. Cette conception égyptienne d'un monde qui se déploie, au milieu des eaux, d'un côté et de l'autre de la Haute et de la Basse Égypte nous reste étrangère, si nous restons confinés aux points de vue athéno- et romano-centriques. Toutefois, beaucoup de textes grecs et latins historiques, géographiques et cosmologiques contiennent des échos de réalités égyptiennes, parfois complexes. Pour les décoder, il faut s'appliquer à une « archéologie » des noms, pris dans leurs contextes.

En contact avec le plus grand nombre de civilisations des bords de la mer Intérieure (nos Méditerranée et mer Noire), les Grecs et ensuite les Romains semblent avoir été les premiers à ressentir le besoin de systématiser, de nommer les espaces marins, pour mieux les communiquer et les dominer. Certes, leurs dénominations ne furent ni cohérentes ni définitives, comme nous les voudrions, nous, Modernes. La mer d'Égypte, c'est-à-dire la mer qui menait, du point de vue grec et ensuite romain, à l'Égypte, n'a pas eu de frontières figées, du moins pendant l'Antiquité grecque. Tout dépendait du point de vue de celui qui la désignait. Mais, en dépit de cette flexibilité empirique, le thalassonyme grec de « mer d'Égypte » s'est imposé comme le premier nom propre des eaux baignant le Delta et ouvrant l'accès à l'Océan (par la mer Rouge).

En se mettant eux-mêmes et la mer qui leur servait de liant spatial au cœur du « monde habité », c'est-à-dire « civilisé », les Grecs ont décentralisé et même marginalisé les Autres (Égyptiens, Assyriens, Perses). Ainsi, vus rétrospectivement, Grecs et Égyptiens ont une perception antagonique de l'espace : les Grecs regardaient le monde à partir des mers qui les séparaient pour mieux les unir, les Égyptiens se concentraient autour des terres fragmentées mais franchissables par des eaux. Un écho de cet antagonisme semble transparaître chez Hérodote (II, 16-18) : les Grecs avaient du mal à concilier l'opinion de l'oracle d'Ammon, pour lequel les Égyptiens étaient ceux qui buvaient l'eau du Nil (et donc vivaient d'un côté et de l'autre du fleuve), et la fonction de frontière qu'eux-mêmes prêtaient au Nil, entre l'Asie et la Libye. Dans ce dernier cas, non seulement une bonne partie des

8. Pour la navigation maritime égyptienne, voir Sh. WACHSMANN, *Seagoing Ships and Seamanship in the Bronze Age Levant*, Londres, 1998, p. 9-38 ; E. S. MARCUS, « Amenemhet II and the Sea: Maritime Aspects of the Mit Rahina (Memphis) », *Ägypten und Levante / Egypt and the Levant*, 17, 2007, p. 137-190 ; Ch. WARD, C. ZAZZARO, « Evidence for Pharaonic Seagoing Ships at Mersa / Wadi Gawasis, Egypt », *International Journal of Nautical Archaeology*, 39.1, 2010, p. 27-43 ; P. TALLET, E. MAHFOUZ (éd.), *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna 11th-12th January 2009*, Le Caire, 2012 ; P. POMEY (éd.), *La batellerie égyptienne. Archéologie, histoire, ethnographie (Études alexandrines, 34)*, Alexandrie, 2015 ; A. BELOV, *Ship 17: a baris from Thonis-Heracleion*, Oxford, 2018 ; A. BELOV, « Loose-footed Sails of the Egyptian New Kingdom Ships », *International Journal of Nautical Archaeology*, 48.1, 2019, p. 77-84. Sur les biens échangés, voir K. N. SOWADA, *Egypt in the Eastern Mediterranean during the Old Kingdom: An Archaeological Perspective*, Fribourg-Göttingen, 2009 ; sur les

réseaux spatiaux, N. H. DEMAND, *The Mediterranean Context of Early Greek History*, Chichester, UK – Malden, MA, 2011 ; G. J. SHAW, *War & Trade With the Pharaohs: An Archaeological Study of Ancient Egypt's Foreign Relations*, Barnsley, 2017 ; M. G. BIGA, « Voies commerciales, ports et marchands de Syrie, Anatolie et Méditerranée orientale au III^e millénaire av. J.-C. », *Pallas*, 104, 2017, p. 51-59 ; J. C. MORENO GARCÍA, « Trade and Power in Ancient Egypt: Middle Egypt in the Late Third/Early Second Millennium BC », *Journal of Archaeological Research*, 25, 2017, p. 87-132.

9. Y. DUHOUX, *Des Minoens en Égypte ? "Keftiou" et "des îles au milieu du Grand Vert" (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain, 52)*, Louvain-la-Neuve, 2003 ; J. PHILLIPS, « Egypt », E. H. CLINE (éd.), *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean (ca. 3000-1000 BC)*, Oxford, 2010, p. 820-831 ; contra C. VANDERSLEYEN, *Le Delta et la Vallée du Nil : le sens de ouadj our (w3d wr)*, Paris, 2008. Plus généralement sur le cosmos égyptien, A. B. LLOYD, *Ancient Egypt : State and Society*, Oxford, 2014, p. 205-210.

Égyptiens auraient été des Libyens, mais le Delta, don du Nil et « Égypte » par excellence pour les Ioniens, restait forcément dans une situation intermédiaire, comme une quatrième partie du monde. Heureusement, son statut d'île le sauvait de la contradiction, et le rangeait dans la série des points-relais assurant les contacts dans la Méditerranée orientale (cf. *infra*).

Dans les pages qui suivent, historiens et archéologues donnent raison aux auteurs antiques qui ont mis l'Égypte et ses mers dans une position médiane. Forts des acquis conceptuels post-colonialistes, nous redécouvrons l'Égypte et ses côtes comme une « terre du milieu » : plutôt qu'entièrement fermée sur elle-même, l'Égypte nous apparaît, dès l'époque pharaonique, comme un « *hub* » entre l'Asie (Proche-Orient et Asie Mineure), l'Afrique, l'Europe et les mers qui les entourent. Cette coïncidence entre les synthèses des archéologues modernes et les images des historiens antiques indique qu'il y a une réalité de connectivité et de réseautique politique, socio-économique, culturelle égyptienne et, plus généralement, proche-orientale derrière les mots par lesquels les Grecs désignaient les terres et les mers égyptiennes.

En guise d'introduction à cette publication collective, nous proposons un historique du nom de « mer d'Égypte », mer que les Grecs associaient aux terres des Égyptiens, en trois parties : la première correspond à ce que les Grecs racontaient des images égyptiennes d'une terre bordée par deux mers. La seconde suit les itinéraires reflétant la volonté des Ptolémées d'affirmer leur domination sur la mer, centre du monde grec. La troisième partie esquisse un inventaire des périmètres hellénistiques et romains d'une mer qu'on maîtrisait par la force de l'esprit et des flottes. Notre conclusion – ou plutôt l'ouverture aux communications du colloque – met en avant la concordance entre les intuitions des Anciens et des Modernes au sujet de cette Égypte qui a été, pendant une bonne partie de l'Antiquité, au cœur de la civilisation méditerranéenne.

LES MERS DES ÉGYPTIENS

LE PÉRIPLÉ AFRICAÏN DE NÉCHAO

Hérodote n'est pas seulement l'inventeur de l'histoire mais aussi source d'information première, voire unique, pour certains événements antiques. Parmi ceux-ci, se trouve le périple de Nécho, le pharaon qui aurait embauché des Phéniciens pour contourner en bateau la Libye, d'est en ouest, pendant trois ans (IV, 42 ; 44)¹⁰. Incroyable déjà pour l'esprit critique du « père

10. Cf. Y. JANVIER, « Pour une meilleure lecture d'Hérodote. À propos de l'Égypte et du "Périple de Nécho" », *LEC*, 46, 1978, p. 97-111 ; K. ZIMMERMANN, *Libyen : das Land südlich des Mittelmeers im Weltbild der Griechen*, Munich, 1999, p. 98-112 ; J. MOJE, « Die angebliche phönizische Umseglung Afrikas im Auftrag des Pharaos Necho. Der Wahrheitsgehalt der Textstelle Herodot IV, 42 », A. I. BLÖAUM, J. KAHL, S. D. SCHWEITZER (éd.), *Ägypten-Münster : kulturwissenschaftliche Studien zu Ägypten, dem Vorderen Orient und verwandten Gebieten. Donum natalicium viro doctissimo Erhartho Graefe sexagenario ab amicis collegis discipulis ex aedibus Schlaunstrasse 2/Rosenstrasse 9 oblatum*, Wiesbaden, 2003, p. 197-212. De manière générale et pour tous les passages cités, il convient de se rapporter avant tout au commentaire de D. ASHERI *et al.*, *A Commentary on Herodotus : Books I-IV*, Oxford – New York,

2011. L'épisode de Nécho a aussi suscité d'innombrables débats sur la nature phénicienne ou égyptienne des navires : L. BASCH, « Trières grecques, phéniciennes et égyptiennes », *JHS* 97, 1977, p. 1-10 ; A. B. LLOYD, « Necho and the Red Sea : Some Considerations », *JEA*, 63, 1977, p. 142-155. Pour l'hybridation technologique dans la construction des navires, A. RABAN, « The Thera Ships : Another Interpretation », *AJA*, 88.1, 1984, p. 11-19 ; P. ARNAUD, « La mer, vecteur des mobilités grecques », L. CAPDETREY, J. ZURBACH (éd.), *Mobilités grecques : mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, Bordeaux, 2012, p. 89-135. Pour les découvertes archéologiques concernant les ports pharaoniques en mer Rouge, P. TALLET, « Les Égyptiens et le littoral de la mer Rouge à l'époque pharaonique », *CRAI*, 153.2, 2009, p. 687-719.

de l'histoire », l'épisode n'est pas moins révélateur de la manière dont les Grecs percevaient les Égyptiens, leur volonté de maîtriser le monde et leur collaboration avec les Phéniciens, véritables maîtres des côtes africaines. Vrai ou faux, dans l'histoire de la navigation et du règne de Nékaos II (Nécho, 610-595 av. J.-C., fils de Psammétique I^{er}), ce périple reflète au moins ce que les Grecs ont pu savoir d'une certaine ambition des Égyptiens de s'affirmer en tant que centre du pouvoir sur deux mers, Rouge et Intérieure, jusqu'à l'Océan méridional, au-delà même des sources du Nil.

LES EMPIRES ASIATIQUES DE SÉSÔSTRIS

Selon le même Hérodote (II, 102-110), moins sceptique lorsqu'il s'agit de la maîtrise des terres, les Égyptiens auraient réclamé la possession du Nord-Est du monde, dans un empire couvrant la Palestine et l'Asie Mineure et s'étendant jusqu'à la Thrace, à la Scythie, et à la Colchide. À l'est du Pont-Euxin et au nord de la Syrie-Cappadoce, la Colchide a été vue par les Grecs comme étant la plus septentrionale des colonies égyptiennes. Les Grecs d'Asie ont pu avoir inventé cette parenté légendaire à partir d'une analogie entre deux *ethnè* barbares habitant aux pôles opposés de leur monde, en s'appuyant sur des traditions orales, des similitudes physiologiques – un teint foncé et des cheveux crépus –, des coutumes particulières – la circoncision –, l'illusion d'une parenté linguistique et des activités économiques dans lesquelles les deux peuples excellaient – les tissus en lin (Hérodote, II, 104-105). L'histoire semblait d'autant plus véridique que la longueur de l'isthme proche-oriental entre la mer Rouge et la mer Noire (Pont-Euxin), parallèle à l'Euphrate et au Tigre, était sous-estimée, sans doute à cause des traditions orales et partiales sur les chemins de transhumance parcourus depuis le Néolithique¹¹.

Sésôstris est un personnage fictif inspiré de faits réels, transmis par des traditions orales égyptiennes, recueillies et complétées par Hérodote lui-même et par ceux qui se sont inspirés de ses *Histoires*. En effet, la figure de ce pharaon qui aurait régné bien avant la guerre de Troie est protéiforme. Elle apparaît à travers une longue série de *Königsnovelle* anonymes et, jusqu'à un point sans doute, collectives, imaginées à des moments de frustration, quand les Égyptiens se sont retrouvés sous domination achéménide, puis macédonienne et finalement romaine¹².

11. Pour les autres sources antiques et interprétations modernes, voir A. DAN, « Les Leukosyriens : quelques notes d'ethnographie sinopéenne », *ACSS*, 16, 2011 (*Actes du Colloque international Sinope. Un état de la question après 15 ans de travaux, Sinope/Turquie, 7-9 Mai 2009*), p. 73-102 ; pour les découvertes d'objets « égyptiens » et « phéniciens » en mer Noire (exclusivement par intermédiaire grec), A. DAN, « La Mer Noire et le Levant ancien : quelques domaines d'enquête », *RSF*, 39.2, 2011, p. 211-258, et « Deux scarabées d'Orgamè/Argamum », *DHA*, 37/1, 2011, p. 9-40 (avec bibliographie).

12. Pour la liste des auteurs gréco-romains, voir dernièrement A. I. IVANTCHIK, « Eine griechische Pseudo-Historie. Der Pharao Sesostris und der skytho-ägyptische Krieg »,

Historia, 48/4, 1999, p. 395-441 ; E. FEDERICO, « Sesostris prima di Minosse. Talassocrazia mitiche e propaganda lagide nell'Egeo », *SCO*, 50, 2004, p. 151-172 ; I. A. LADYNIN, « Sesostris-Sesonchosis-Sesoosis: The image of the Great King of the past and its connotations of the Lybian time in Egypt », *Cultural Heritage of Egypt and Christian Orient*, 5, 2010, p. 122-142. Pour Hérodote en particulier, C. OBSOMER, *Les Campagnes de Sésôstris dans Hérodote. Essai d'interprétation du texte grec à la lumière des réalités égyptiennes*, Bruxelles, 1989. Pour ces légendes en contexte alexandrin, voir A. DAN, « The First of the Bêta: Notes on Eratosthenes' invention of geography », Ch. RICO, A. DAN (éd.), *The Library of Alexandria : A cultural crossroads of the ancient world*, Jerusalem, 2017, p. 165-222.

Sésôstris a indiscutablement un fond égyptien¹³ : il semble avoir été inspiré par le pharaon Sénusret III (1878-1843/1842 av. J.-C.), qu'on a agrandi des exploits de Sénusret I (1971-1926 av. J.-C.), le fils du fondateur de la XII^e dynastie, en Nubie, Libye et Syrie. On lui a ajouté aussi des traits de Ramsès II (1279-1213 av. J.-C.), qui a combattu les Hittites. Au final, il a été identifié avec Shoshenq I / Shishaq / Sésônchis, le fondateur de la XXII^e dynastie (ca 943-922 av. J.-C.).

Mais cette synthèse des figures exemplaires de pharaons ne suffisait pas pour concurrencer les chefs des empires auxquels les Égyptiens ont eu à se confronter. Ainsi, Sésôstris apparaît dans la tradition post-hérodotéenne également sous les noms de Sésoôsis et Sésonchosis. Par des transferts culturels habituels dans les littératures orales, il a acquis des traits de trois maîtres incontestables de l'Asie : le légendaire Ninus l'Assyrien, Darius I^{er} l'Achéménide et, à partir de l'époque hellénistique, Alexandre le Macédonien¹⁴.

À en juger d'après les textes conservés aujourd'hui, à partir du I^{er} siècle av. J.-C., chez des auteurs comme Athénodore de Tarse (*FGrHist* 746 F4 *apud* Clément d'Alexandrie, *Protreptique* 4.48, 4-6) et Diodore de Sicile (I, 53-58, 94), Sésôstris / Sésoôsis devint maître du monde, de toutes les terres grecques et, en conséquence, aussi de toutes les mers jusqu'à l'Océan. En cette fin d'époque hellénistique, le conquérant légendaire prit donc des traits lagides – et en particulier ceux du fondateur Ptolémée I^{er}, qui avait inventé le dieu grec Sarapis (à partir du memphite *Wsjr-Hp*, Osiris-Apis), et qui aurait importé sa statue de Sinope à Alexandrie. Ce transfert légendaire, attesté pour nous par des sources d'époque romaine, fut inspiré par l'homonymie entre Sinope, le nom de l'ancienne colonie milésienne sur la côte septentrionale de l'Asie Mineure, et la colline Sinôpeion de Memphis¹⁵. Mais au-delà de l'assonance des noms, le rapprochement entre les deux extrémités – nord-ouest et sud-ouest – de l'Asie s'appuyait sur la légende de Sésôstris, qui avait établi les Égyptiens au fond de la mer Noire et dans l'extrême Nord de l'Asie, en Colchide.

Les actions des Ptolémées dans l'Égée – avec la domination des Cyclades, de l'Ouest de l'Asie Mineure et de la Thrace – ainsi que dans la mer Noire – par les relations privilégiées avec certaines cités et le royaume gréco-scythe du Bosphore – justifient pleinement cette revendication d'un passé

13. Cf. dernièrement A. BLASIUS, « Das Königtum der Ramessiden im Spiegel der griechisch-römischen Überlieferung », R. GUNDLACH, U. RÖSSLER-KÖHLER (éd.), *Das Königtum der Ramessidenzeit. Voraussetzungen-Verwirklichung-Vermächtnis. Akten des 3. Symposiums zur ägyptischen Königsideologie in Bonn 7.-9.6.2001*, Wiesbaden, 2003, p. 305-352. Pour une identification exclusive avec Sésostris I^{er}, voir L. POSTEL, « Hérodote et les annales royales égyptiennes », L. COULON, P. GIOVANNELLI-JOUANNA, F. KIMMEL-CLAUZET (éd.), *Hérodote et l'Égypte. Regards croisés sur le Livre II de l'Enquête d'Hérodote. Actes de la journée d'étude organisée à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Lyon, le 10 mai 2010*, Lyon, 2013, p. 89-118.

14. Pour Ninus, voir W. NAGEL, *Ninus und Semiramis in Sage und Geschichte: Iranische Staaten und Reiternomaden vor Darius*, Berlin, 1982 ; W. K. PRITCHETT, *Studies in Ancient Greek Topography*, IV, Berkeley – Los Angeles – Londres, 1982,

p. 234-285 ; D. BRAUND, « Indian Traders at Phasis: Neglected texts on ancient Georgia », M. FAUDOT, A. FRAYSSE, É. GENY (éd.), *Pont-Euxin et commerce. La genèse de la route de la soie. Actes du IX^e Symposium de Vani (Colchide)*, 1999, Paris, 2002, p. 287-295. Pour Alexandre, R. JASNOW, « The Greek Alexander Romance and Demotic Egyptian Literature », *JNES*, 56/2, 1997, p. 95-103.

15. Tacite, *Histoires* 4.83-84 ; Plutarque, *Sur Isis et Osiris* 361f (citant Manéthon, *FGrHist* 609 T3, ce qui ferait remonter l'histoire à la fin du IV^e siècle av. J.-C.) ; *Sur l'intelligence des animaux* 984a ; Théophile d'Antioche, *Traité à Autolykos* 1.9 ; Clément d'Alexandrie, *Protreptique* 4.48 ; Cyrille d'Alexandrie, *Contre Julien* 1.16 ; cf. Pseudo-Callisthène, *Roman d'Alexandre* 1.3.4. Un écho de cette tradition sinopéenne apparaît chez Diogène Laërce 6.63 : voir J. SERVAIS, « Alexandre-Dionysos et Diogène-Sarapis », *AC*, 28.1, 1959, p. 98-106.

mythique égyptien¹⁶. C'est pourquoi le pharaon Sésôstris / Sésoôsis prend la place de Minos, premier maître légendaire des mers grecques. Apollonios de Rhodes lui assigne la découverte du Phare et de l'Istros avant même les Argonautes (*Argonautiques* IV, 272-293, cf. *infra*). Cet ascendant égyptien sur les ancêtres de tous les Grecs permettait aux Lagides de clamer leurs droits sur toute l'Asie et l'Europe, en plus de la Libye. Il implique aussi la revendication de la domination sur les mers Rouge, Noire et Intérieure, tout autour de l'Égypte, du Delta et d'Alexandrie.

Ainsi, vue par les Grecs qui l'ont visitée et qui prétendent relater les témoignages des prêtres gardiens de sa mémoire, l'Égypte apparaît comme le centre légitime du pouvoir sur toutes les mers, du Sud-Est et du Nord-Ouest. Au fil des développements de la légende de Sésôstris, le berceau de l'humanité qui ne trouvait pas sa place dans les partages archaïques du monde en devient la métropole, au milieu de toutes les mers d'Égypte.

LES MERS DES VOYAGEURS GRECS VERS L'ÉGYPTE

Pour les Grecs, une mer prise à part, qui n'est pas désignée par le terme général de « mer » (θάλασσα), est soit une étendue marine qui baigne des côtes (πέλαγος), soit la voie marine qu'on emprunte pour un voyage plus ou moins facile (πόντος, nom grec de la même racine indo-européenne que le latin *pons*, l'anglais *path*). Si la mer de Crète est celle qui baigne et qui mène à la Crète (à partir de la Sicile ou des Cyclades, de la Pamphylie-Cilicie ou de Chypre et d'Égypte), la mer d'Égypte est celle où se déverse et par laquelle on atteint le fleuve d'Égypte. D'ailleurs, les Ioniens ont vite compris que cette mer avait été plus grande, et qu'avant d'être le don du Nil, le Delta avait été un estuaire¹⁷. Mais pour eux – qui l'habitaient telles les grenouilles autour d'une mare (Platon, *Phédon* 109b) –, toute la mer Intérieure est grecque : poétiquement, la mer d'Égypte aurait même pu être appelée « golfe Ionien », en souvenir du périple d'Iô, qui est passée de la Syrie en Égypte (Eustathe, *Commentaire à Denys le Périégète* 92).

La surface de cette mer ne dépend que du point d'où part celui qui se dirige vers l'Égypte. À l'époque classique, le précédent d'Hélène et de Ménélas, qui y ont abordé en venant de Troie et en route vers le Péloponnèse, permet d'identifier la mer d'Égypte avec l'étendue indéfinie autour des

16. Pour l'empire égéen des Ptolémées, voir principalement G. HÖLBL, *Geschichte des Ptolemäerreiches. Politik, Ideologie und religiöse Kultur von Alexander dem Grossen bis zur römischen Eroberung*, Darmstadt, 1994 (trad. anglaise 2000) ; A. LARONDE, « Les Ptolémées et la Méditerranée », *GeogrAnt*, 19, 2010, p. 19-24 ; K. BURASELIS, M. STEFANOÛ, D. J. THOMPSON (éd.), *The Ptolemies, the Sea and the Nile: Studies in Waterborne Power*, Cambridge, 2013. Pour l'Asie Mineure, cf. la thèse inédite de P. KOSSMANN, *Les Lagides et l'Asie mineure*, EPHE, Paris, 2011. Pour la mer Noire, W. M. MURRAY, « A Trireme Named Isis: The Graffito from Nymphaion », *International Journal of Nautical Archaeology* 30.2, 2001, p. 250-256 ; I. LADYNIN, « "Rings for Grain": An Interpretation for the Abundant Finds of the So-Called "Ptolemaic Finger Rings" of the 3rd Century B.C. in the North Black Sea Area », E. OLSHAUSEN, V. SAUER (éd.), *Die Schätze der Erde – Natürliche Ressourcen in der antiken Welt. Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums*, 10,

2008 (*Geographica Historica*, 28), Stuttgart, 2012, p. 245-260 ; A. AVRAM, « Antiochos II Théos, Ptolémée II Philadelphe et la mer Noire », *CRAI*, 147, 3, 2003, p. 1181-1213 ; « L'Égypte lagide et la mer Noire : approche prosopographique », A. LARONDE, J. LECLANT (éd.), *Colloque « La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques ». Actes du 17^{ème} colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 20 & 21 octobre 2006*, Paris, 2007, p. 127-153 ; Z. H. ARCHIBALD, « Contacts between the Ptolemaic Kingdom and the Black Sea in the Early Hellenistic Age », V. GABRIELSEN, J. LUND (éd.), *The Black Sea in Antiquity. Regional and Interregional Economic Exchanges*, Aarhus, 2007, p. 253-272 ; parmi les nombreuses publications de O.Y. NEVEROV sur la glyptique lagide découverte dans le royaume du Bosphore, voir, en anglais, « Gems and Finger-Rings from Nymphaeum (Towards a Monograph of Classical Glyptics) », *ACSS*, 6.3-4, 2000, p. 179-191.

17. Hérodote, II, 10-15 ; Plutarque, *Sur Isis et Osiris* 367a.

îles du Delta¹⁸. À partir de l'époque hellénistique, la mer d'Égypte s'allonge vers le nord, suivant les conquêtes des Ptolémées. Leurs prétentions à l'héritage d'Alexandre, en Europe, Asie et Libye, justifient d'ailleurs l'absence d'une définition claire des limites de la mer d'Égypte avant la fixation d'une tradition géographique, entérinée par la conquête romaine.

LA MER BAINANT LES ÎLES ÉGYPTIENNES (DELTA, PHAROS, CANOPE)

Avant le XVIII^e siècle, quand la notion commune de « delta » n'existait pas encore pour décrire l'embouchure dans laquelle un fleuve dépose ses alluvions, toute terre entourée sur la plus grande partie de son périmètre par des eaux était une île (en grec νῆσος, en latin *insula* ou *paeninsula*). Or, la conception grecque de la mer en tant que « pont » impliquait la présence des îles, selon l'image archétypale de l'Égée, plus tard « mer de l'Archipel ». En conséquence, depuis sa fréquentation par les Ioniens (Hérodote II, 15), l'Égypte synonyme du Delta appartient à la mer Intérieure, au même titre que les grandes îles Chypre, Crète, Rhodes, Péloponnèse et que les petites îles de l'Égée (Cyclades, Sporades).

Après la fondation d'Alexandrie et la construction du célèbre phare sur la petite île éponyme, poètes et grammairiens parlent, par synecdoque, de la mer de Pharos, *Phariè* / *Pharia*¹⁹.

En même temps, pour les amateurs de mythes, la mer d'Égypte est surtout la mer de Canope, du nom du bras fluvial et de l'île homonymes, au bout occidental de l'Asie²⁰. L'île de Canope est mentionnée comme déserte au IV^e siècle av. J.-C., par le Pseudo-Scylax (104), peut-être par référence à la cité connue comme siège d'un temple de Zeus au siècle précédent, par Eschyle (*Prométhée enchaîné* 846-849). Réoccupée et devenue fameuse à l'époque alexandrine pour un sanctuaire oraculaire de Sarapis, l'île apparaît parfois comme un substitut métonymique de l'Égypte. Ainsi, à la suite de la conquête romaine, Properce réduit l'Égypte à *Canopus* (île-ville et surtout embouchure) pour condamner la moralité de Cléopâtre (III, 11.39²¹). Il est vrai qu'auparavant, l'île avait joué un rôle important dans les revendications identitaires des Grecs d'Égypte, non seulement à cause de son dieu Sarapis, mais aussi pour son héros éponyme Kanôbos, pilote de Ménélas, mort sur ce rivage des suites d'une morsure de serpent. Cet épisode du « retour » (νόστος) de Ménélas et d'Hélène par l'Égypte au temps de Protée fut mis en avant par les Alexandrins en général – et par Callimaque en particulier – comme mythe homérique précurseur de la fondation de leur ville et de son destin intimement lié à la mer Intérieure²². Outre les occurrences littéraires, cette légende

18. Hérodote, II, 97, 113, cf. II, 146 (côte d'Égypte) ; Diodore de Sicile, I, 31.2 ; XV, 42.2 ; Pseudo-Aristote, *Sur le monde* 393a23 ; Plin l'Ancien, II, 173 ; V, 1, 54, 62, 102 (citant Agrippa) ; Strabon, I, 3.17 (58) ; II, 5.24 (125) ; XIV, 6.1 (681) ; XVI, 1.1 (737) ; cf. Appien, *Histoire romaine. Proème* 3 ; Lucien, *Dialogues marins* 11.2 ; Ptolémée, *Géographie* 8.15, 20 ; Agathémère (3).9.

19. Denys le Périégète, 115 ; Eustathe, *Commentaire à Denys le Périégète* 110, 112.

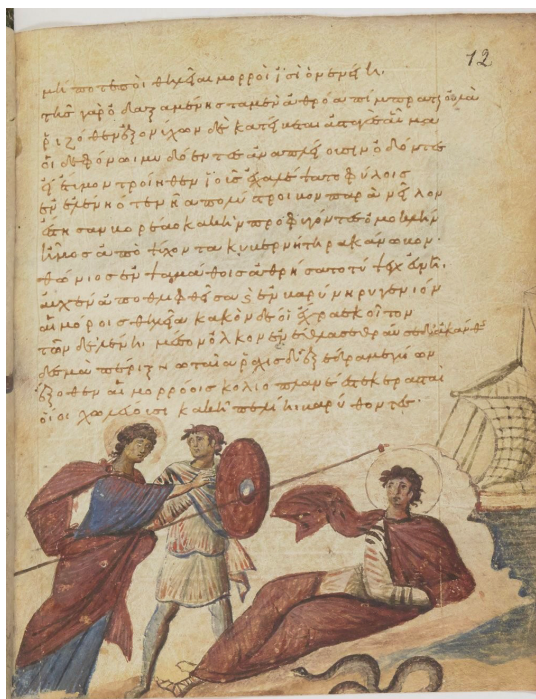
20. Plin l'Ancien, V, 128 (*Insularum ante Asiam prima est in Canopico ostio Nili, a Canopo, Menelai gubernatore, ut ferunt, dicta*), suivi par Solin 31.1, Isidore de Séville, *Étymologies* 14.3.28 ; cf. Pseudo-Aethicus 6.

21. Cf. Juvénal VI, 82-84 ; XV, 44-46.

22. Strabon, XVII, 1.16-17 ; Denys le Périégète, 13 ; Étienne de Byzance, s.u. « Κάνοπος » ; cf. Mela II, 103 ; Épiphane de Salamine, *Ancoratus* 106 ; Ammien Marcellin, XXII, 16.14. Voir Z. KISS, « Kanopos », *LIMC*, 5, 1990, p. 951-952, et « Sarapis de Canope », *Städte-Jahrbuch*, NF 19, 2004, p. 387-392 ; Y. STOLZ, « Kanopos oder Menouthis ? Zur Identifikation einer Ruinenstätte in der Bucht von Abuqir in Ägypten », *Klio*, 90, 2008, p. 193-207 ; J.-Y. CARREZ-MARATRAY, « Greek landings and Hellenic appropriations in 'the Island' (the Egyptian Delta) », *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 25, 2019, p.16-24 ; « "L'île Sacrée" des Ptolemaieia d'Alexandrie, un lieu de mémoire oublié », D. ACKERMANN, Y. LAFOND, A. VINCENT (éd.), *Pratiques religieuses, mémoire et identités dans le monde gréco-romain. Colloque international HerMA (EA 3811), 9-11 mai 2019, Poitiers*, à paraître.

locale était illustrée dans l'Antiquité, comme le montre une des images du célèbre manuscrit parisien des *Thériaka* de Nicandre de Colophon, remontant au moins à un modèle d'époque romaine (fig. 2)²³.

À l'époque chrétienne, quand les étologies païennes tombent en désuétude, Canope reste un symbole identitaire géographique et religieux de l'Égypte : l'île est conservée en tant que telle sur les cartes tardo-antiques et médiévales. En effet, aujourd'hui encore, le nom moderne de la région d'Abū Qīr, le « Père Cyr », fait référence à un saint, Cyr d'Alexandrie, martyrisé en 311. Mais à la fin de l'Antiquité, les Chrétiens connaissaient *Canopus* surtout pour son monastère Tabennesiote de la Metanoia. Saint Jérôme fait référence à cette transformation du temple de Canopus-Sarapis en monastère, vers 391 apr. J.-C., dans sa *Préface à la Pachomiana Latina*. Or, cette *Règle de saint Pacôme* est la plus ancienne des législations cénobitiques (érémiques) parvenue jusqu'à nous. Saint Jérôme l'a traduite en latin, avec une série de lettres du saint. Elle fut une source importante pour les règles du monachisme occidental, entre autres pour la communauté de Saint-Honorat à Lérins, à laquelle appartenait Eucher de Lyon (370-449). C'est par

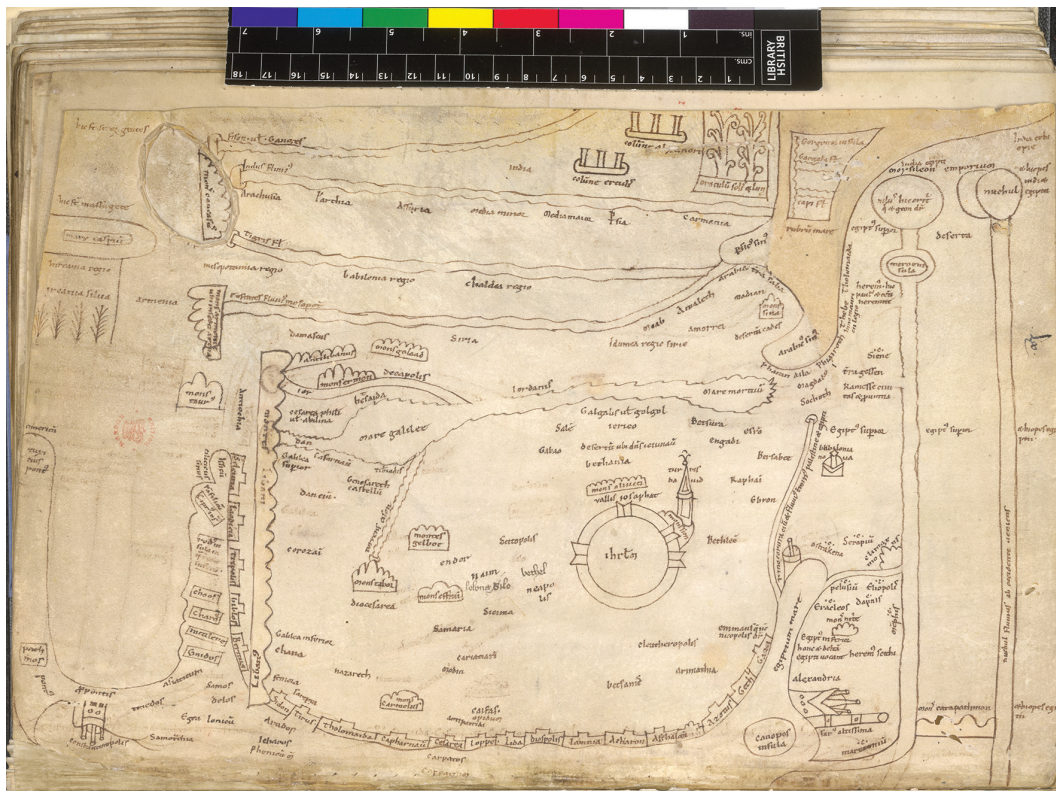


2. La légende de Kanôbos : *Parisinus Suppl. Gr. 247* fol. 11v-12r-v. © *Bibliothèque nationale de France*.

23. *Parisinus Suppl. Gr. 247* fol. 12r, v. 309-319. Pour une bibliographie complète, voir A. DAN, « Die heiligen Kaystros und Kilbis im Byzanz der Makedonischen Zeit. Anmerkungen zum *Parisinus Suppl. Gr. 247* fol. 18r-v », A. KÜLZER,

M. S. POPOVIĆ (éd.), *Space, Landscapes and Settlements in Byzantium : Studies in Historical Geography of the Eastern Mediterranean*, *Festschrift Johannes Koder (Studies in Historical Geography and Cultural Heritage, 1)*, Novi Sad – Vienna, 2017, p. 75-112.

l'intermédiaire de cet évêque gallo-romain, attiré dans sa jeunesse par le désert égyptien, que l'île de Canope est sans doute entrée dans la cartographie médiévale. On la retrouve, dans tous les cas, à côté de la « mer d'Égypte » (héritée de la tradition plinienne et isidorienne, cf. *infra*), sur une célèbre carte du XII^e siècle, attribuée à tort à saint Jérôme (fig. 3)²⁴. Cet exemple montre bien la persistance des repères géographiques et des lieux de mémoire culturels, au-delà de la survie des langues et des religions : tant que le Nil, avec sa branche canopique, a divisé l'Asie et l'Afrique et que la civilisation occidentale s'est encore sentie liée à des pratiques religieuses égyptiennes, cette petite île et sa mer furent préservées de l'oubli.



3. La carte 2 dite « de saint Jérôme », Ms. *British Museum* 10049, fol. 64v. © *British Museum*.

24. Ms. *British Museum* 10049, fol. 64v. Voir P. GAUTIER DALCHÉ, « Eucher de Lyon, Iona, Bobbio : Le destin d'une *mappa mundi* de l'antiquité tardive », *Viator*, 41, 2010,

p. 1-22. Le commentaire détaillé des parties égyptiennes de ces cartes est en cours, par Jean-Yves CARREZ-MARATRAY (à paraître).

LA MER DES LAGIDES

Il y a eu un temps où l'on pouvait parler de « mer d'Égypte » pour couvrir toute notre Méditerranée orientale. Polybe offre le plus célèbre aperçu de cette domination gréco-égyptienne, lors de l'accession au trône de Ptolémée IV Philopator, en 221 av. J.-C. :

ὕπερ ὧν οἱ πρότερον οὐκ ἐλάττω, μείζω δ' ἐποιούντο σπουδὴν ἢ περὶ τῆς κατ' αὐτὴν τὴν Αἴγυπτον δυναστείας. τοιγαροῦν ἐπέκειντο μὲν τοῖς τῆς Συρίας βασιλεῦσι καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν, Κοίλης Συρίας καὶ Κύπρου κυριεύοντες· παρέκειντο δὲ τοῖς κατὰ τὴν Ἀσίαν δυνάσταις, ὁμοίως δὲ καὶ ταῖς νήσοις, δεσπόζοντες τῶν ἐπιφανεστάτων πόλεων καὶ τόπων καὶ λιμένων κατὰ πᾶσαν τὴν παραλίαν ἀπὸ Παμφυλίας ἕως Ἐλλησπόντου καὶ τῶν κατὰ Λυσιμάχειαν τόπων· ἐφήδρευον δὲ τοῖς ἐν τῇ Θράκῃ καὶ τοῖς ἐν Μακεδονίᾳ πράγμασι, τῶν κατ' Αἴνον καὶ Μαρώνειαν καὶ πορρώτερον ἔτι πόλεων κυριεύοντες, καὶ τῷ τοιοῦτῳ τρόπῳ μακρὰν ἐκτετακότες τὰς χεῖρας, καὶ προβεβλημένοι πρὸ αὐτῶν ἐκ πολλοῦ τὰς δυναστείας, οὐδέποτε περὶ τῆς κατ' Αἴγυπτον ἡγωνίων ἀρχῆς.

« ... ses prédécesseurs avaient attaché à ces possessions plus d'importance encore qu'au royaume même d'Égypte. C'est grâce à cette vigilance qu'ils pouvaient tenir en respect les rois de Syrie aussi bien sur terre que sur mer, car ils étaient maîtres de la Cœlè-Syrie et de Chypre. Exerçant également leur autorité sur les cités les plus importantes ainsi que sur les territoires, les ports et tout le littoral, depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, ainsi que sur Lysimachéia et la région alentour, ils entretenaient des relations étroites avec les dynastes d'Asie et avec les îles. Maîtres enfin d'Ainos, de Maronée et de quelques autres villes situées plus à l'intérieur, ils veillaient sur la Thrace et sur la Macédoine. Parce qu'ils tenaient sous leur domination ces contrées lointaines et qu'ils s'étaient ainsi couverts avec une chaîne de postes avancés, jamais leur pouvoir n'était menacé en Égypte même. »²⁵

Ce texte a été écrit peu après le milieu du II^e siècle av. J.-C., lorsque la puissance des Ptolémées n'était plus qu'un souvenir. En effet, après la défaite des Antigonides (168 av. J.-C.) et sur le fond de l'affaiblissement des Séleucides, Rome se faisait de plus en plus présente en Orient²⁶. À partir de 164-163 av. J.-C., les Ptolémées invitèrent les Romains dans leurs guerres intestines²⁷. En 154, Ptolémée VIII Évergète II obtint pour la première fois une intervention militaire romaine, contre son frère, Ptolémée VI Philométor²⁸. Il fut aussi le premier à promettre aux Romains son royaume de Cyrène, créant ainsi un dangereux précédent. En tant que roi d'Égypte, il fit découvrir à Scipion Émilien – le destructeur de Carthage –, à Sp. Mummius – frère du destructeur de Corinthe – et à L. Caecilius Metellus – frère du vainqueur du Pseudo-Philippe – les avantages stratégiques d'Alexandrie et du Nil (140-138 av. J.-C.)²⁹.

Plusieurs générations avant Polybe, quand l'empire des Ptolémées était encore une réalité, les poètes de cour n'hésitaient pas à faire de la thalassocratie lagide une source d'inspiration. Ainsi, Théocrite (de Syracuse et de Cos, fl. 280-270 av. J.-C.) chantait un éloge héroïque à Ptolémée II Philadelphe, fils d'un dieu siégeant dans l'Olympe, en inventoriant ses possessions d'outre-mer.

25. Polybe 5.34.5-9 (éd. T. Blitanius, trad. D. Roussel 1970, légèrement modifiée).

26. Polybe XV, 20.1-8 ; 29.27.11-13. Tite-Live XXXV, 13.7.

27. Cf. Diodore de Sicile XXI, 15-18 ; Valère Maxime V, 1.1.

28. Polybe XXXIII, 11.4-7.

29. Diodore de Sicile XXXIII, 28b.1 ; 3 ; Cicéron, *République* 6.11 ; Justin 38.8.8 ; Strabon XIV, 5.2 ; Plutarque, *Moralia* 200^e-F ; 77a ; Athénée de Naucratis VI, 273a. Cf. A. DAN, « Alexandrie dans Rome », Ch. MÉLA, F. MÖRI (éd.), *Alexandrie la Divine*, Neuchâtel, 2014, p. 438-445.

L'hyperbole mise à part, le pouvoir ptolémaïque s'étalait alors tout autour de l'Égée et de la Méditerranée orientale :

Μυρία ἄπειροί τε καὶ ἔθνεα μυρία φωτῶν
 λήιον ἀλδήσκουσιν ὀφελλόμενοι Διδὸς ὄμβρω,
 ἀλλ' οὔτις τόσα φύει ὅσα χθαμαλὰ Αἴγυπτος,
 Νεῖλος ἀναβλύζων διερὰν ὅτε βόλακα θρύπτει,
 οὐδὲ τις ἄστεα τόσσα βροτῶν ἔχει ἔργα δαέντων.
 τρεῖς μὲν οἱ πολίων ἑκατοντάδες ἐνδέδμηται,
 τρεῖς δ' ἄρα χιλιάδες τρισαῖς ἐπὶ μυριάδεσσι,
 δοιαὶ δὲ τριάδες, μετὰ δὲ σφισιν ἐννεάδες τρεῖς·
 τῶν πάντων Πτολεμαῖος ἀγήνωρ ἐμβασιλεύει.
 καὶ μὴν Φοινίκας ἀποτέμνεται Ἀρραβίας τε
 καὶ Συρίας Λιβύας τε κελαινῶν τ' Αἰθιοπῶν·
 Παμφύλοισι τε πᾶσι καὶ αἰχμηταῖς Κιλικεσσι
 σαμαίνει, Λυκίοις τε φιλοπτολέμοισι τε Καρσί
 καὶ νάσοις Κυκλάδεσσι, ἐπεὶ οἱ νᾶες ἄρισται
 πόντον ἐπιπλώοντι, θάλασσα δὲ πᾶσα καὶ αἶα
 καὶ ποταμοὶ κελάδοντες ἀνάσσονται Πτολεμαίῳ.

« Mille pays et mille peuples font croître des moissons fécondées par la pluie de Zeus. Mais aucun n'en produit autant que la basse terre d'Égypte, quand le flot montant du Nil ameublait la glèbe humide ; aucun non plus ne possède autant de villes peuplées de mortels industriels. Trois cents villes y ont été construites, plus trois milliers s'ajoutant à trois myriades, plus deux fois trois et enfin trois fois neuf, et toutes sont sous le sceptre unique du fier Ptolémée. Et il se taille encore une tranche de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Libye et de la noire Éthiopie ; il commande à tous les Pamphyliens, aux combattants Ciliciens, aux Lyciens, aux Cariens, amis de la guerre, et aux îles Cyclades ; car ses flottes sont les meilleures qui sillonnent les flots. Toute la mer et la terre, et les fleuves retentissants reconnaissent la domination de Ptolémée. »³⁰

Son contemporain, Callimaque de Cyrène allait encore plus loin, en écrivant son hommage sous la forme d'un hymne, dans lequel Apollon lui-même demandait de naître à Délos, afin de laisser l'île de Cos au futur dieu Ptolémée³¹ :

μη σύ γε, μητερ,
 τῆ με τέκοις, οὔτ' οὖν ἐπιμέμφομαι οὐδὲ μεγάρω
 νήσον, ἐπεὶ λιπαρή τε καὶ εὖβοτος, εἴ νύ τις ἄλλη·
 ἀλλὰ οἱ ἐκ Μοιρέων τις ὀφειλόμενος θεὸς ἄλλος
 ἐστί, Σαωτήρων ὑπατον γένος· ᾧ ὑπὸ μίτρην
 ἴζεται οὐκ ἀέκουσα Μακηδόνι κοιρανέεσθαι
 ἀμφοτέρη μεσόγεια καὶ αἰ πελάγεσσι κάθηται,
 μέχρις ὅπου περάτη τε καὶ ὀπρόθεν ὠκέες ἵπποι
 Ἥελιον φορέουσιν...

30. *Idylle 17.77-92* (éd. A. S. F. Gow, trad. E. Chambry 1931, modifiée).

31. Pour les aspects géopolitiques de la poésie de Callimaque, voir dernièrement I. MÄNNLEIN-RORBERT, « Zwischen Musen und Museion oder: Die poetische (Er-)Findung Griechenlands in den Aitien des Kallimachos », G. WEBER

(éd.), *Alexandria und das ptolemäische Ägypten: Kulturbegegnungen in hellenistischer Zeit*, Berlin, 2010, p. 160-186 ; M. ASPER, « Dimensions of Power: Callimachean geopoetics and the Ptolemaic empire », B. ACOSTA-HUGHES, L. LEHNUS, S. STEPHENS (éd.), *Brill's Companion to Callimachus*, Leyde-Boston, 2011, p. 155-177.

« Puisse-tu, ma mère, ne pas m'y mettre au monde. Non, je ne blâme pas cette île, ni même ne lui suis hostile, car elle est fertile et riche en pâturages, s'il en est ; mais, d'après les Moires, c'est un autre dieu qui lui est dû, race la plus haute des Sauveurs ; sous son diadème viendront, non sans leur volonté, pour se soumettre au Macédonien, les deux parties de la Terre et les contrées attenantes aux mers, jusqu'à l'ultime limite, d'où des chevaux rapides entraînent le Soleil. »³²

La terre connue n'est pas assez large et aucune louange n'est trop exagérée, vu la concurrence entre adulateurs à la cour des Ptolémées ! Callimaque, d'ailleurs, s'en plaint à la fin de son *Hymne à Apollon* (2.105-113), et cite l'Envie murmurant à l'oreille d'Apollon : οὐκ ἄγαμαι τὸν αἰοιδὸν ὃς οὐδ' ὅσα πόντος αἰεῖδει, « Je n'admire point le poète qui ne chante pas des vers aussi vastes que la mer ». Sa querelle avec son disciple Apollonios, dit de Rhodes, y est à peine voilée³³ !

De fait, si Callimaque a eu le courage de réécrire les hymnes homériques, Apollonios n'a pas dédaigné s'inspirer de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* mêmes ! Depuis la navigation de Néarque de Crète, envoyé par Alexandre tel un nouvel Ulysse sur l'océan Indien, la géographie homérique était une référence obligée, à la fois pour le roi qui se voulait maître du monde et pour le poète savant qui œuvrait dans sa Bibliothèque³⁴. En important les périple de l'*Odyssée* dans la mer Intérieure, Apollonios en a fait le cadre idéal de l'empire maritime ptolémaïque.

Il a su, tout d'abord, choisir un sujet suffisamment grand, mais encore obscur : contrairement au cycle troyen ou herculéen, les Argonautes n'avaient pas inspiré un barde qui imposât une variante unique de leurs pérégrinations. Les multiples références épiques, lyriques, tragiques et historiographiques à leur itinéraire étaient suffisamment floues pour que le successeur de Zénodote au Musée, précepteur de Ptolémée III Évergète I^{er}, puisse en faire un nouvel itinéraire, répondant aux intérêts de ses maîtres.

Rappelons brièvement le voyage d'Argô selon Apollonios (fig. 4)³⁵ : en quittant le port d'Iolcos au pied du Pélion en Thessalie, les Argonautes ont traversé l'Égée par Lemnos et ensuite la Propontide, par Cyzique, vers le Bosphore thrace. Une fois passées les Symplégades, ils ont suivi la côte septentrionale de l'Asie Mineure, en s'arrêtant dans les territoires des futures Héraclée et Sinope, jusqu'en Colchide, royaume du Soleil-Levant où Aïètès gardait la Toison d'or. Le retour se fait en traversant toute la mer Noire jusqu'en Europe, par l'Ister (Danube) qui déboucherait par l'Istrie dans l'Adriatique, vers les îles Libyrniennes. En se retournant vers le nord-ouest, les Argonautes ont descendu l'Éridan et le Rhône, et ont navigué sur les mers Ausonienne et Tyrrhénienne jusqu'à

32. *Hymne IV à Délos* 162-170 (éd. R. Pfeiffer).

33. Cf. les débats philologiques chez F. VIAN, É. DÉLAGE, *Apollonios de Rhodes. Argonautiques chants I-II*, Paris, 1974, p. xiii-xxi ; M. R. LEFKOWITZ, « The Quarrel between Callimachus and Apollonios », *ZPE*, 40, 1980, p. 1-19.

34. Voir dernièrement V. BUCCIANTINI, *Studio su Nearco di Creta : dalla descrizione geografica alla narrazione storica*, Firenze, 2015.

35. L'étude de référence reste le livre d'É. DELAGE, *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Paris, 1930 ; plus récemment, voir C. DOGNINI, « Il mito di Europa nelle "Argonautiche" di Apollonio Rodio come strumento di propaganda Ptolemaica », M. SORDI (éd.), *Studi sull'Europa antica*, I, Alessandria, 2000, p. 99-110 ; J. NISHIMURA-JENSEN, « Unstable Geographies: The moving landscape in Apollonios' *Argonautica* and Callimachus' *Hymn to Delos* »,

TAPhA, 130, 2000, p. 287-317 ; D. MEYER, « Apollonios as a Hellenistic Geographer », T. D. PAPANGHELIS, A. RENGAKOS (éd.), *A Companion to Apollonios Rhodius*, Leyde, 2001, p. 217-235 ; Ch. CUSSET, « Les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes comme itinéraire à travers la sauvagerie : d'Homère à Alexandrie, en passant par Hérodote et Xénophon, ou comment l'adresse au lecteur supplée à l'insouciance de Jason », M.-C. CHARPENTIER (éd.), *Les espaces du sauvage dans le monde antique*, Besançon, 2004, p. 31-52 ; P. CHUVIN, « Les horizons d'Alexandrie sous les premiers Ptolémées. Héraclès et les Nymphes chez Apollonios de Rhodes », S. BASCH, J.-Y. EMPEREUR (éd.), *Alexandria ad Europam*, Le Caire, 2007, p. 15-23 ; W. G. THALMANN, *Apollonios of Rhodes and the Spaces of Hellenism*, Oxford, 2011 ; M. ZAHNNT, « Was haben Apollonios' Argonauten auf dem Istros zu suchen ? », *Klio*, 94.1, 2012, p. 82-99.



4. La carte des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, reconstituée par Abraham Ortelius (*Theatrum Orbis Terrarum. The Theater of the Whole World*, Londres, 1606, pl. XXXVI ; en ligne : <http://luna.folger.edu/luna/servlet/s/b5b29g>, consulté le 1^{er} Mars 2019).
© Folger Shakespeare Library.

l'Aiaïè, île de Circé, sœur d'Aiêtès. Sur les traces d'Ulysse, ils ont aussi franchi les Planctes avant de revenir vers Corfou ; ils se sont perdus dans la Syrte et ont traversé la terre libyenne à pied, jusqu'au lac Triton. Finalement, ils ont repris la navigation sur la mer d'Égypte, pour passer près de la Crète, avant de retrouver la Grèce.

La force du discours poétique et politique d'Apollonios réside dans sa capacité à évoquer l'*Odyssee* et les possessions des Ptolémées, tout en allant au-delà – du nord de l'Égée à l'Asie Mineure et à la Crète, de la mer Noire à la Cyrénaïque. Mais l'exagération des limites du monde qui s'ouvrait aux Ptolémées outre-mer n'avait rien de surprenant, si l'on pense à l'héritage d'Alexandre et, surtout pour ces régions du Nord-Ouest, au précédent égyptien de Sésôstris (cf. *supra*).

Vu d'Alexandrie, l'œkoumène n'est qu'une périphérie de la capitale choisie par Alexandre. Entre l'Égypte et la mer d'Égypte, Alexandrie est la cité gréco-macédonienne par excellence. C'est ce qui transparaît de l'image de la chlamyde associée par Ératosthène aussi bien à la forme de la ville qu'au monde habité³⁶. Toute la géographie prémoderne est redevable de cette tradition

36. Strabon XVII, 1,6 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre* 26, citant Homère, *Odyssee* IV, 354-355.

géographique initiée par Ératosthène et connue encore grâce à Strabon et Denys le Périégète. Tout en étant liés à Alexandrie, ces auteurs ne vivent pas moins avec leur temps, sous l'Empire de Rome. Ils parachèvent ainsi la notion de « mer d'Égypte », telle qu'elle nous a été transmise par les textes et les cartes tardo-antiques et médiévales : car si les Grecs lui ont donné son nom, c'est aux Romains qu'on doit ses frontières.

VERS UNE TERRITORIALISATION DES MERS : ARTIFICES GÉOGRAPHIQUES ET ENJEUX POLITIQUES

L'œuvre géographique de Strabon – rédigée vraisemblablement jusqu'en 23/24 apr. J.-C., en guise de complément à ses *ca* 47 livres de « Notes historiques » (Ἱστορικὰ ὑπομνήματα), elles-mêmes une continuation des *Histoires* de Polybe – contient la première définition du pourtour de la mer d'Égypte. Pour décrire l'île de Chypre (XIV, 6.1), Strabon fait référence aux trois mers qui l'entourent : entre Égypte, Chypre et Rhodes, la mer d'Égypte s'étend à l'ouest jusqu'à la mer de Libye, au nord-ouest jusqu'à la mer de Carpathos, à l'est jusqu'à la Syrie et à Séleucie de Piérie, au nord jusqu'au golfe d'Issos et à la mer de Pamphylie. L'absence, à ce moment précis, de la description d'une mer de Syrie à l'est nous fait soupçonner une source remontant à une époque où les Lagides dominaient Chypre et peut-être même la Syrie jusqu'à Séleucie. La présence d'une définition similaire de la mer d'Égypte au deuxième livre (II, 5.24) nous encourage à y voir la trace d'Ératosthène, qui a vraisemblablement utilisé le thalassonyme pour structurer les itinéraires maritimes lui ayant permis de dresser la première carte géographique³⁷. Le refus d'Ératosthène – critiqué par Strabon (II, 1.31) – d'étendre sa troisième sphragide au-delà de l'Euphrate, jusqu'à la mer de Syrie, semble plaider en ce sens.

Toutefois, à en juger d'après les découpages maritimes d'autres textes appartenant probablement à la même tradition – comme l'opuscule *Sur le monde* du Pseudo-Aristote (393a) ou la *Périégèse* de Denys (504-510) –, Ératosthène aurait bien mentionné une mer ou un golfe de Syrie (voire de Phénicie). Strabon lui-même le nomme, pour cadrer son isthme micrasiatique et la Syrie (XII, 2.2, 16.2.1). Cette formule est d'ailleurs retenue aussi bien par les Grecs – et en particulier par Claude Ptolémée³⁸ – que par les Latins, de Pliny l'Ancien à Solin, Isidore de Séville et dans la tradition médiévale³⁹.

La fixation des limites relativement stables du bassin égyptien est donc due à la fois à la tradition littéraire hellénistique et aux besoins administratifs des Romains, qui ont déployé leurs flottes dans toutes les mers intérieures et extérieures bordant leurs provinces⁴⁰. L'éradication de la

37. P. ARNAUD, « Naviguer entre Égypte et Grèce : les principales lignes de navigation d'après les données numériques des géographes anciens », J. LECLANT (éd.), *Entre Égypte et Grèce. Actes du 5ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer du 6 au 8 octobre 1994 (Cahiers de la Villa Kérylos, 5)*, Paris, 1995, p. 94-107 ; P. ARNAUD, « Navires et navigation commerciale sur la mer et sur le "Grand fleuve" à l'époque des Ptolémées », *NeHet*, 3 (B. ARGÉMI, P. TALLET [éd.], *Entre Nil et mers. La navigation en Égypte ancienne. Actes de colloque, musée départemental Arles antique, 12 avril 2014*), 2015, p. 105-122.

38. III^e et IV^e table de l'Afrique, IV^e table de l'Asie : *Géographie* IV, 5.2, 75 ; V, 14.2 ; VIII, 15.2 ; 20.2.

39. Pliny l'Ancien V, 54, 62 ; Solin XXIII, 16-17 ; XXIV, 2 ; XXXII, 8 ; XL, 1 ; Isidore, *Étymologies* 13.16.9 ; 13.18.6 ; 14.3.38.

40. Voir toujours M. REDDÉ, *Mare Nostrum : les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*, Rome, 1986.

piraterie et la pacification des mers furent un enjeu politique essentiel au 1^{er} siècle av. et au 1^{er} siècle apr. J.-C. Ce n'est donc probablement pas un hasard si, à partir de cette époque, la mer Intérieure apparaît – de manière plus prégnante qu'auparavant – à la fois unie, comme *mare nostrum* par excellence des Romains, et fragmentée, dans des bassins rattachés à certaines provinces ou régions.

Au final, cette fixation des espaces maritimes, « mous » par nature⁴¹, ne doit pas être trompeuse : la « mer d'Égypte », comme les mers rattachées par les Anciens à d'autres peuples et pays, n'a rien d'ethnique – sauf son invention grecque –, ni de politique – sauf sa standardisation romaine. Dans l'histoire, le nom a servi surtout à l'apprentissage des espaces et à leur fixation en cartes pré-modernes (mentales ou écrites⁴²). Pour historiens et archéologues, la mer d'Égypte, dans tous ses états, reste essentiellement un espace des contacts, de la « corruption », ou plutôt de l'hybridation, des transferts qui ont fait l'hellénisme.

Jean-Yves CARREZ-MARATRAY,

Université Paris 13,
99 Avenue Jean-Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse
Laboratoire Pléiade EA 7338
UMR 8167 Orient & Méditerranée, Sorbonne Université, Équipe Mondes pharaoniques.
jean-yves.carrez-maratray@univ-paris13.fr

Anca DAN,

CNRS-Paris Sciences Lettres,
Archéologie et Philologie d'Orient et d'Occident,
École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, 75005 Paris.
anca-cristina.dan@ens.fr

41. Pour le concept de *soft spaces*, voir T. BEKKER-NIELSEN, « Hard and Soft Space in the Ancient World », K. GEUS, M. THIERING (éd.), *Features of Common Sense Geography : Implicit Knowledge Structures in Ancient Geographical Texts*, Berlin, 2014, p. 131-146.

42. La plus ancienne carte antique connue (au sens moderne du terme, projection plane d'un vaste espace topographique orienté) est désormais celle du Delta égyptien tracée sur le « papyrus d'Artémidore » (document authentique daté du tournant de notre ère). J.-Y. CARREZ-MARATRAY, « La carte d'Artémidore ? Le Delta des Ptolémées ! », *Archiv für Papyrusforschung*, 65/1, 2019, p. 1-20.